

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PROLOGUE—LA LÉGENDE

(Suite)

XV. — DONNÉ AU DIABLE.

Le repas touchait à sa période d'excessive animation.

Tout le monde, excepté cependant l'abbé Bricord, tout le monde, disons-nous, parlait, chantait, criait et buvait à la fois.

Alain remplit son gobelet, puis il l'éleva et le vida d'un trait en criant :—A la santé du parrain !

Les convives choquèrent aussitôt bruyamment leurs gobelets d'éclat en répétant à tue-tête :—A la santé du parrain !

Il ne faut pas croire que les coups de théâtre n'ont lieu qu'au théâtre.

Nous offririons volontiers de prouver qu'ils sont presque aussi fréquents dans la vie que sur la scène, et la preuve, c'est qu'à ce moment précis la porte s'ouvrit, et l'on vit apparaître, comme une vision effrayante, un personnage que nul n'attendait.

C'était l'homme à la barbe rousse.

Alain frissonna de la tête aux pieds.

La surprise et l'effroi rendirent muets tous les convives. On eut entendu voler une mouche.

Jeanne Vatinel murmurait tout bas quelques prières en faisant le signe de la croix.

L'inconnu était très-sombre.

—Alain Poulailler, —dit-il en s'approchant de celui auquel il parlait, —il y a bien longtemps que je vous attends. . . . Pourquoi donc ne venez-vous pas ?

—J'allais sortir pour vous rejoindre. . . . —balbutia Alain excessivement troublé.

L'inconnu fixa sur lui un regard scrutateur.

—Je veux vous croire. . . . —dit-il ensuite :—vous qui parliez hier si eloquemment de la reconnaissance, vous ne pouvez avoir oublié aujourd'hui. . . .

Alain quitta la table et fit un mouvement comme pour sortir avec l'inconnu.

Ce dernier l'arrêta.

—Pourquoi donc vous lever ? . . . —demanda-t-il ; est-ce que je vous dérange ?

—Non certes. . . .

—Eh bien, ce que vous avez à me dire vous pouvez me le dire ici. . . .

—Sans doute. . . . —balbutia Alain.

—Comme vous êtes pâle ! —fit l'inconnu. —Que signifie ce trouble ? Qu'y a-t-il donc ?

—Ce qu'il y a ? . . . Mais rien. . . .

—Bien vrai ?

—Oui, bien vrai.

—Tant mieux, alors. Qu'avez-vous décidé ? A quelle heure a lieu le baptême ?

Alain ne répondit pas.

Les convives se regardèrent avec stupeur.

—De quel baptême parlez-vous ? —demanda Denis Coquin, à qui sa naissante ivresse donnait une audace inaccoutumée.

—Je parle du baptême de l'enfant dont je dois être le parrain. . . du fils d'Alain Poulailler.

Le père Denis Coquin se mit à rire de ce rire lourd et abruti des ivrognes.

—Ah ! ah ! . . . —ah ! fit-il ensuite, —vous le parrain ! . . . vous ! ah ! . . . ah ! . . . ah !

L'inconnu pâlit à son tour.

—Et pourquoi non ? . . . —s'écria-t-il.

—Pour la meilleure. . . la meilleure raison du monde. . . .

—Et laquelle, je vous prie ?

—C'est que le baptême est fait. . . et que le parrain de l'enfant c'est moi. . . .

L'inconnu se tourna brusquement vers Alain.

Son regard lança des flammes, et il prononça d'une voix gutturale, qui semblait sortir des plus profondes cavités de sa poitrine, ces trois mots :—Est-ce vrai ?

Alain courba la tête et garda le silence.

L'inconnu comprit que, malgré son ivresse, le vieux Denis Coquin disait la vérité.

Il releva la tête, un feu sombre jaillit de ses prunelles, il secoua sa longue barbe fauve, comme le lion secoue sa crinière au moment où il va s'élançer sur sa proie pour la dévorer.

Tout son être prit une expression de grandeur sauvage et de majesté bizarre.

Pendant quelques secondes, il ressembla à Satan foudroyé, mais toujours roi, malgré sa chute.

Un frisson courut parmi les convives.

L'abbé Bricord, lui-même, se demanda s'il n'y avait pas dans cet homme quelque chose de surnaturel.

Il fallait, certes, que le mystérieux inconnu fût doué d'une force de volonté bien étrange, car, après une ou deux minutes de lutte intérieure, il vint à bout de dompter la colère qui bouillonnait en lui et dont il comprima les éclats impétueux.

—Alain Poulailler, —dit-il de cette même voix rauque et profonde dont nous avons déjà parlé, —vous venez de détruire le dernier sentiment humain qui restait en moi. . . vous venez de rallumer au fond de mon cœur cette haine contre les hommes qui s'éteignait peut-être. Hier, j'ai cru en vous. . . Je vous voyais si jeune et si reconnaissant. Comment douter ? . . . Qui sait si la confiance et l'affection, ces deux fleurs divines, n'allaient pas refleurir en moi ? . . . Vous avez tout détruit !

—Et cependant, —reprit l'inconnu après un instant de silence rempli d'amertume, —et cependant, je devais être pour vous plus que votre père. . . car votre père ne vous a donné la vie qu'une fois, et moi, en un même jour, je vous l'ai donnée deux !

—Et en échange de cette vie que vous teniez de moi, que vous demandais-je ? . . . Le droit de protéger votre enfant. . . le droit de l'aimer comme s'il avait été le mien. . . et, soyez-en bien certain, Alain Poulailler, ni ma protection, ni ma tendresse ne lui auraient fait défaut !

—Vous aviez promis ! . . . Vous aviez juré ! . . . C'était hier, et, aujourd'hui, vous vous hâtiez de fouler aux pieds votre serment, et vous me placiez assez bas dans votre esprit pour choisir à ma place ce vieillard ivre et stupide !

Alain que cette parole sévère et juste flagellait douloureusement, se leva brusquement et voulut s'écrier : —Ce n'est pas moi qui ai fait cela !

Mais l'inconnu l'arrêta dès le premier mot.

—Taisez-vous, —lui dit-il, —celui qui a menti une fois, ment toujours ! . . . Vous allez mentir. . . Taisez-vous ! . . .

—Alain Poulailler, vous avez commis une de ces actions honteuses que rien n'efface, que rien ne lave !

—Vous en serez puni !

—Vous n'avez pas voulu de moi pour parrain de votre fils. . . eh bien, moi, je maudis votre fils et je le donne au diable. . . .

Un frémissement d'horreur circula parmi tous ceux qui venaient d'entendre cette horrible parole.

Alain, fou de douleur et de colère et ne se souvenant plus de ce qui s'était passé la veille, saisit un couteau de table et voulut s'élançer sur l'inconnu.

Heureusement, l'abbé Bricord eut le temps de se jeter entre les deux hommes.

Il contint le jeune pêcheur, et, moitié par la force, moitié par la persuasion, il lui fit abandonner l'arme dont il avait été au moment de faire un si terrible usage.

Pendant ce temps, l'inconnu avait quitté la chaumière, après un nouveau geste de défi et de menace.

Le soir de ce même jour, aucune fumée ne s'échappait du toit de la Tour Maudite.

L'homme à la barbe rousse avait disparu.

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

I. — PAUVRE ALAIN !

Ainsi que nous le disions dans quelques lignes d'avant-propos qui commencent ce livre, c'est aux chroniques locales, empruntées aux récits des pêcheurs d'Étretat que nous devons tous les faits retracés dans le *prologue* qu'on vient de lire.

Se mêle-t-il un peu d'erreur à beaucoup de vérité ? — Nous ne saurions le préciser. — Dans tous les cas, la vraisemblance nous paraît suffisante, et, comme dit le proverbe italien : *Si non è vero, è ben trovato*.

Quoi qu'il en soit, nous allons maintenant marcher d'un pas sûr, appuyés sur des documents dont l'authenticité même est incontestable.

Certes, nous ne sommes rien moins que fatalistes, et cependant, il nous faut bien l'avouer, certaines circonstances viennent parfois modifier impérieusement la destinée humaine et détournent une existence de son cours naturel comme on le fait pour un ruisseau auquel on creuse un nouveau lit.

D'après tous les calculs des probabilités, le fils d'Alain et de Thémise devait, comme son père, devenir un hardi marin, un pêcheur